

DE FACTO

NICOLAS GARDÈRES

Voyages d'un avocat au
pays des infréquentables

Voyages d'un avocat
au pays
des infréquentables

Dans la même collection

Gaspard Kœnig, *Voyages d'un philosophe aux pays des libertés*, 2018.

Peter Greste, *Voyage d'un reporter au pays de la censure*, 2018.

Nicolas Gardères

Voyages d'un avocat
au pays
des infréquentables

Collection « De Facto »

L^{Éditions de}
O_{bservatoire}

ISBN : 979-10-329-0262-2
Dépôt légal : 2019, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Collection « De Facto »

« Alexis de Tocqueville déplorait “l’effrayant spectacle” des philosophes français, enfermés dans des spéculations abstraites : “même attrait pour les théories générales, les systèmes complets de législation et l’exacte symétrie dans les lois ; même mépris des faits existants ; même confiance dans la théorie.”

C’est pour remédier à ce travers national que “De Facto” accueille, autour du thème de la liberté, des textes à la première personne mêlant théorie et pratique, idées et expériences, réflexion et récit. Nos auteurs peuvent aussi bien être des théoriciens (de toutes disciplines) exposés à la pratique, que des praticiens forgeant leur théorie. Ils alternent rigueur argumentative et sincérité personnelle.

Plutôt que d’être simplement confronté à un système de pensée, le lecteur est ainsi embarqué dans une aventure intellectuelle, avec ses doutes, ses révélations, ses combats. Un voyage, au sens métaphorique comme souvent au sens propre. Voilà pourquoi chaque titre se déclinera sous la forme d’un Voyage (d’un philosophe, d’un sociologue, d’un reporter...) au pays de (la liberté, la pauvreté, la censure...).

De quoi redonner à la pensée française la vigueur de l’expérience et la sève de la vie ! »

Gaspard Kœnig
directeur de collection

À mes grands-pères

« Bien évidemment l'inénarrable Nicolas Gardères
est fidèle à lui-même.
C'est à dire abject, anti-français, antiblanc,
atteint d'un angélisme de gauche pathologique. »

un internaute

« Là où ça sent la merde, ça sent l'être. »

Antonin Artaud

Avant-propos

Sur ma camisole noire et sur Diane Arbus

La Commune de Gardères, village de 400 habitants, est une enclave.

Très peu de communes françaises sont dans cette situation, toujours héritée d'une histoire administrative et politique particulière. Ainsi, Gardères est une petite commune des Hautes-Pyrénées enclavée dans les Pyrénées-Atlantiques.

Cette histoire d'enclave n'explique rien de ce qui va suivre, mais elle corrobore parfaitement un goût pour l'anomalie, le décalage, l'inconfort. « Telle la patrie, tel l'homme », disait Michelet. J'aime bien ce concept d'enclave. Il m'évoque la difficulté d'être libre, l'impératif d'être fidèle à soi, comme le désir permanent d'être ailleurs. Être enclavé, pour pouvoir goûter, sans se perdre, à d'autres vies que la sienne. Être enclavé pour être avocat, comme un lutteur à semelles de vent dans sa camisole noire. L'avocature est un bovarysme violent.

Ceci est le livre d'un avocat. Un avocat qui l'est devenu bien plus à cause de la photographe Diane Arbus, que grâce à mes confrères Jacques Vergès ou Henri Leclerc.

Née dans une riche famille juive new-yorkaise en 1923, Arbus se met sérieusement à la photographie à partir du milieu des années 1950 et commence à fréquenter ceux qui seront parmi les meilleurs photographes américains de la seconde moitié du xx^e siècle, Richard Avedon et Lisette Model. Les sujets de ses photographies sont essentiellement des Américains anonymes photographiés dans la rue, dans leur vie quotidienne, notamment à travers son projet financé par la fondation Guggenheim sur « Les rites, manières et coutumes de l'Amérique ». Parmi ces anonymes, elle s'intéresse plus particulièrement aux *freaks*, c'est-à-dire à ceux que l'on montrait encore dans les cirques et les foires quelques décennies auparavant.

Ce qui est passionnant dans le travail de Diane Arbus n'est pas un quelconque voyeurisme spectaculaire, mais la démonstration de la normalité, de la banalité quotidienne d'une vie de monstre. Comme si, le temps n'était plus à la ré-humanisation des *freaks* par l'héroïsme tel que l'opère Tod Browning dans son célèbre film de 1932 : les monstres sont non seulement des humains, mais sont en définitive plus humains que les humains. On retrouve également la figure du *human-freak-hero* dans le *Elephant Man* de David Lynch (un film de 1980 qui se passe à la fin du xix^e siècle). « *I am not an animal, I am a human being* », nous dit John Merrick dans une des scènes les plus poignantes de l'histoire du cinéma.

Les photographies de Diane Arbus ne nous disent pas que les *freaks* sont des personnes formidables, que les anciens sous-hommes sont en réalité des surhommes, que « *freak is cool* », etc. Ces photographies nous renvoient, avec tendresse et sans ironie, à un universel phénoménologique. Être un nain, un géant, une femme

à barbe, un travesti, c'est d'abord subir ce satané quotidien comme n'importe quel John Doe ou Marie Dupont. Avant Arbus (sauf peut-être chez Velásquez), représenter un nain, c'était faire de l'anatomie ou une farce. Avec elle, cela devient un manifeste ontologique : un nain n'est ni meilleur ni plus nul que nous, il est juste tout aussi nul et donc tout aussi formidable.

Cependant, aussi intéressants que ses photographies sont le regard d'Arbus sur celles-ci et sa relation à ses modèles. Par-delà la banalité recherchée des situations représentées dans ses œuvres, son discours à l'égard des *freaks* est clairement – et paradoxalement – celui d'une « amoureuse », qui veut nous convaincre qu'ils bénéficient du fait de leur différence, par nous transformée en stigmates, d'une exceptionnalité, presque d'une supériorité morale.

On retiendra deux phrases à cet égard : « La plupart des gens vivent dans la crainte d'être soumis à une expérience traumatisante. Les *freaks* sont déjà nés avec leur propre traumatisme. Ils ont déjà passé leur épreuve pour la vie. Ce sont des aristocrates » et « Si jamais vous avez parlé à une personne à deux têtes, vous savez qu'elle sait quelque chose que vous ne savez pas ».

S'agissant de sa relation à ses modèles, l'approche d'Arbus est particulièrement investie. Pour aller chez eux, dans leur intérieur, créer l'intimité nécessaire aux portraits désirés, Arbus couche avec certains, souvent croisés au hasard des rues de New York, par celle que l'on surnomme, de ce fait, Diane la chasserresse. Faire l'amour avec son sujet, pour le modifier et en obtenir quelque chose d'invisible *a priori*. Faire l'amour avec son sujet et se modifier soi-même. Car le nain mexicain Lauro Morales (l'un de ses portraits les plus célèbres) ne faisait pas l'amour tout seul dans cette